

« Le chemin du milieu du monde »

Réjean Beaudoin

Volume 32, numéro 3 (189), juin 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31906ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaudoin, R. (1990). Compte rendu de [« Le chemin du milieu du monde »]. *Liberté*, 32(3), 68–73.

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

RÉJEAN BEAUDOIN

«LE CHEMIN DU MILIEU DU MONDE»

Il voyait tout, il entendait tout, tout lui parlait. Les arbres lui parlaient arbre, les roches lui parlaient roche, les merles lui parlaient merle... mais ce n'est ni d'un merle, ni d'un arbre, ni d'une roche qu'en enfant a besoin pour apprendre à devenir un homme.

Sylvain Trudel, *Terre du roi Christian*¹.

L'enfance parle-t-elle naturellement enfance, comme sa langue natale? Y a-t-il un langage du bas âge? Y a-t-il adulte à le quitter, à entrer dans l'ère des adultes², à fermer l'œil violent de l'âge tendre, à sécher les pleurs et les astéroïdes du premier monde, à profaner voluptueusement le nom du père? Où remonte ce fleuve sacré, à quelle source s'abreuve ce chapelet de questions, vers quelle mer coule l'impatience de vivre? On pressent dans ces interrogations l'envergure d'une œuvre nouvelle, la fougue de sa témérité,

1. Montréal, Quinze, 1989, p. 11-12.

2. Ce qui s'appelle une adultération. Le dictionnaire ne s'y trompe pas, qui donne à ce mot le sens de falsification. Hugues, le jeune héros du *Souffle de l'Harmattan* (Montréal, Stanké, «10/10», 1988) semble être né de l'intelligence des mots: «Il faut comprendre que quand on accumule les années tout devient de plus en plus vrai, tellement vrai que bientôt l'invisible n'a plus place et que les royaumes s'effondrent. C'est alors qu'arrive l'adultère et son hypocrisie. L'adultère, c'est l'ère adulte avec un passé d'enfant pris dans la roche. L'ère adulte annonce les glaciers et la fin des mammoths.» (p. 9-10)

l'audace de son affirmation, toujours la même rugosité de sel et de cendre pour conjurer le mythe d'une naissance solaire. On reconnaît ce ton de voix, cette manière de s'identifier dès le premier mot, et même avant d'articuler un seul son, car c'est plutôt un cri qui court avec le souffle et qui tient déjà tout le sens captif dans un corps sans frontières, malgré la détresse de sa vulnérabilité, comme aux premières pages d'*Une saison dans la vie d'Emmanuel*. Peuples élus, vous vivrez dans la bouche de vos poètes maudits! On sait maintenant que cela ne cessera plus de se produire et d'engendrer d'interminables histoires d'épouvante, comme les terreurs nocturnes d'un cauchemar qui pourrait avoir trois, trois mille ou trois millions de rêveurs: «Comme l'a dit Gustave Désuet, je suis né d'une mère fertile en émotion et d'un facteur déterminant.»³ Gauthier, Ducharme ou Poulin... c'est au pluriel que s'écrit cette littérature de nulle part, forme défigurée d'un ici qui n'a pas de centre et qui choisit peut-être de n'en pas avoir. Après le coup d'envoi du *Souffle de l'Harmattan*, son premier roman, Sylvain Trudel publie *Terre du roi Christian*, un petit coup de maître, mais de grand maître.

Luc avait peur du chaos, il ne voulait pas mourir avant d'avoir trouvé le milieu du monde. Il se demanda comment faire pour retarder la fin des temps. (p. 73)

Les héros de Trudel sont des enfants qui n'ont rien d'enfantin, des Jean Le Maigre dévorés par l'amour du père et la recherche du milieu du monde, deux maladies plus mortelles que la tuberculose et le noviciat, et peut-être plus intraitables. Bérénice Einberg, l'avaleuse des avalements, avait dénoncé sans détour la perfidie de l'amour des mères et la paternité de ses judéités. Nous voici donc en terre

3. *Terre du roi Christian*, p. 56.

d'exil, parmi les mots de la tribu qui cherchent un sens plus pur aux tribulations de la diaspora. «J'ai compris que l'intérieur des hommes sans racines est tapissé d'Exil.» (p. 19) Les corbeaux du désespoir visionnaire ont cédé la place à des oisillons tombés du nid réaliste, et la plume de Sylvain Trudel oscille entre John Irving et Jacques Ferron, comme un sismographe tellurique, comme un glossaire plurilingue, comme une tempête de neige sous une bulle de verre. Les dieux de l'Olympe et les déités de l'Amérique précolombienne écrivent le même texte absurde et ouvert: celui d'une histoire québécoise vécue entre la mer et la télévision, entre *Les Insolences du frère Untel* et *La Saga des Groenlandais*. Les pères sont des hommes du fleuve ou du chemin de fer. Ils détiennent seuls le secret du centre du monde, mais ils n'ont pas de mots pour le transmettre. Les mères sont des terres trop vastes et trop généreuses pour receler l'idée de ce point nodal, mais elles savent inventer plusieurs langues pour traverser la déroute des fils.

Delphine... expliqua à Luc que depuis vingt-deux ans que durait sa tristesse, elle n'avait cessé de parler à ses deux fils disparus et que les mots avaient fini par lui manquer. «Quand les mots nous manquent, dit-elle, il faut en inventer de nouveaux... En vingt-deux ans, j'ai inventé trois langues. L'antoinais, du nom de l'aîné mort en mer, l'yvanou, du nom du cadet mort dans les îles Sulu, et le delphinois.» (p. 80)

Comment ne pas s'étonner devant la merveille d'un univers lisible, et qui l'est de faire entendre si clairement ce qui glisse sous les mots, ce qui hante les lettres, ce qui passe entre les lignes et entre les générations? Il s'agit toujours de cette vieille terreur refoulée: les contractions d'un esprit gros de son propre accouchement. Telle est l'aventure du roman de Sylvain Trudel, qui reconduit la littérature au berceau de la légende, dans les entrailles de l'imaginaire.

Et qu'est-ce donc que le lisible, sinon l'absence d'une notion fondamentale?⁴ La quête qui veut remonter à l'origine d'une telle disparition va de l'aveugle union des gamètes à l'improbable gestation de l'Amérique. C'est un récit où *nos lointains aïeux, venus de La Rochelle* s'unissent sans forligner à Hunab Ku, Kukulcan et Itzamna.

Il y a de cela aussi, sous une toute autre forme, chez Lise Vaillancourt, dans son *Journal d'une obsédée*⁵. «On peut pas être au monde et ne pas être connecté à des histoires.» (p. 24) L'enfance est plutôt racontée ici de l'autre côté de la fenêtre, comme si la narratrice s'était enfuie de la maison pour mieux voir l'enfant au front appuyé contre la vitre et qui aurait pris par mégarde le visage de sa mère. Par une incantation lyrique dont les mots reviennent et se gonflent comme les vagues d'une inconcevable marée, comme les pulsations furieuses de la prose de Péguy dans un nouveau *Mystère de la Volupté de Jeanne d'Arc*, Lise Vaillancourt écrit pour «boire et ne pas être saoul(e) comme vivre une histoire d'amour et ne pas en mourir» (p. 15), pour dire «la chair dans ses retranchements immédiats», pour «s'en mettre vraiment partout» et pour en remettre, pour demander: «Par où on pourrait commencer véritablement notre vie: les filles d'un bord et les gars de l'autre. Les filles à faire le trottoir et les gars à voler des caps de roues sur les chars. Par où?» (p. 44) Les pères d'un bord (à naviguer sur les mers), les mères de l'autre (les attendant sur la terre ferme), comme pensait Luc, dans *Terre du roi Christian*. Du

4. «En regardant la rivière, Luc trouva injuste que certains animaux n'aient pas besoin de gestation pour voir le jour. C'est le cas de la méduse qui naît par bourgeonnement. (...) Le père d'une méduse ne peut donc pas lui manquer puisque ce père n'existe même pas à l'état de notion. Tandis que pour Luc, seul sur la berge, sans héros, Xavier prenait l'allure d'une notion fondamentale.» (p. 32)

5. Montréal, Les Herbes Rouges, 1989.

point de vue de l'anecdote ou de l'intrigue, Sylvain Trudel écrit sur l'enfance et le suicide, sur le ventre de la terre et le sexe des étoiles. Lise Vaillancourt parle de la guerre de l'amour dans la jupe d'une femme et d'un personnage évadé d'une toile de Dürer. Les deux livres sont incomparables et à cent lieux de se ressembler, mais rien ne me convaincra que c'est par hasard qu'ils se croisent dans ma lecture. Même scandale d'un vieux monde divisé et oublieux de son centre, dès l'aube d'une vie entrouverte sur le vert paradis de l'unité perdue.

Étranges rapprochements, et hasardeux par-dessus tout, que ceux que j'ébauche dans une lecture écartée, habitant un moment cet espace hors-frontières qui s'inscrit pourtant dans les anfractuosités de la cartographie américaine, celle des premiers voyageurs, de Cartier à Chateaubriand. Tant de ruptures ont tramé la texture du territoire imaginaire, l'écriture d'un espace intertextuel, l'aire d'un jeu d'interrelations, le cycle d'un corpus de récits, l'unité d'un ensemble de textes. Ces dangers d'expression et ces vertiges de pensée tremblent dans le profond surgissement de la prose moderne, au confluent de trop de voix que s'emploient à retrouver la critique et la fable, l'écriture et la vie, la fiction et l'histoire, en un mot l'âme confuse du pays réel au seuil d'un destin qui hésite entre être et disparaître. «Certains soirs, j'ai déjà fait ça dans un fauteuil avec une main qui se lançait dans l'espace pour signifier ma présence au monde.»⁶ Il y a un sous-texte à retracer derrière bon nombre de récits québécois contemporains qui substituent la reconnaissance d'un monde intérieur aux relations de découverte et d'exploration du nouveau continent qui constituaient la préhistoire de notre littérature.

6. *Journal d'une obsédée*, p. 77.

On a abouti à Fatima.

Fatima est à douze kilomètres de Longueuil. Essayez pas de trouver ça sur la carte, ça n'existe pas. (...) Essayez pas de nous en faire voir de toutes les couleurs. Nous, on en a déjà plein la gueule dans notre livre de géographie.⁷

7. *Ibid.*, p. 44.